

PAC

14

# LE GREC

PAR

M<sup>LE</sup> DÉSIRÉE PACAULT.



PARIS

AMBROISE DUPONT ET C<sup>IE</sup>, LIBRAIRES,  
RUE VIVIENNE, N. 16.

\*

1828

IMPRIMERIE DE J. TASTU.

104

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ



LE GREC



ΑΚΑΔΗΜΙΑ

ΑΟΗΝΑΝ



IMPRIMERIE DE J. TASTU,  
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ





Imp. lith. de H. Gauguier

*O ma mère! je meurs sur la terre étrangère!*



# LE GREC

PAR

M<sup>LE</sup> DÉsirÉE PACAULT.



PARIS

AMBROISE DUPONT ET C<sup>IE</sup>, LIBRAIRES,  
RUE VIVIENNE, N<sup>O</sup> 16.

\*

1828





ΑΘΗΝΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



\*  
Que  
vos  
oreilles  
ne  
négligent  
pas toujours cette voix affligée;  
\* elle leur fera entendre les sons \*  
les  
plus  
pénibles  
dont  
jusqu'ici  
elles  
aient  
été  
frappées.

— SHAKESPEARE. —

ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ





PENCHÉ sur les débris de sa légère armure,  
Un jeune Grec, victime du vainqueur,  
Disait avec dédain regardant sa blessure :  
« Ce n'est pas là qu'est toute ma douleur!...  
Ibrahim a vaincu ; mais sa flèche perfide  
N'est point l'unique trait sur lequel je gémiss.  
Qu'importe si la mort de ma vie est avide :  
Ne vaut-elle pas mieux que des fers ennemis?

Des fers ! O mon pays , quel honteux esclavage !  
 Faut-il que tous vos fils éprouvent ce destin ,  
 Et qu'ils soient moissonnés à la fleur de leur âge  
 Comme au vent du midi la rose du matin?...  
 Ne vous verrais-je plus , beau ciel de ma patrie  
 Vers lequel sont tournés mes humides regards ,  
 Et dont j'ai conservé la mémoire chérie?...  
 Oh ! combien je t'aimais , sol heureux des beaux-arts !  
 Que j'aimais ton soleil , la fraîcheur de tes ondes ,  
 Le parfum de tes fleurs , tes bois silencieux ;  
 La mousse qui couvrait tes cavernes profondes  
 Qu'habitait autrefois l'interprète des dieux !  
 Sous tes rians bosquets assis avec ma lyre ,  
 Au murmure des vents je formais des accords :  
 Une jeune beauté partageait mon délire ,  
 Et répondait sans art à mes chastes transports.  
 Amour , te souvient-il qu'en ces jours de tendresse ,  
 Ma mère applaudissait à notre pure ardeur ;



Et que de mon amante admirant la jeunesse,  
Elle disait : « Ma fille, idole de mon cœur,  
» Tout ce qui t'embellit n'offre que jouissance.  
» O Naxa, ta beauté me donne de l'orgueil !  
» Je voudrais éclairer ton inexpérience ;  
» Mais de la vérité je redoute l'écueil.  
» Garde plutôt, Naxa, cette candeur céleste  
» Que dans ton pur regard la nature fixa,  
» Et que me réfléchit ta paupière modeste. »  
Ainsi parlait ma mère, et j'admirais Naxa !

» O ma mère, ô Naxa, je sens encor vos larmes  
Couler sur mon visage à l'heure des adieux !  
Naxa, quelle douleur obscurcissait tes charmes !  
Quelle angoisse oppressait ton sein voluptueux !  
Bravant le désespoir dont son ame est saisie,  
Ma mère au champ d'honneur voulait guider mes pas :  
« Cours, mon fils, disait-elle, et venge ta patrie !

» Préfère à l'esclavage un glorieux trépas.  
 » Chasse des Musulmans la horde sanguinaire,  
 » Et viens revoir encor ta mère et ton berceau!... »

O ma mère, je meurs sur la terre étrangère :  
 Loin de vous, de Naxa, va s'ouvrir mon tombeau!...  
 Adieu! c'est pour toujours.... Naxa, je t'ai perdue!...  
 Plus d'hymen, de bonheur! Hé bien! en ce moment  
 Ecoute-moi, Naxa : ma lyre est suspendue  
 Aux branches d'un cyprès, funeste monument  
 De nos tristes adieux ; va souvent sous son ombre ;  
 Prête l'oreille au bruit que forment les zéphirs  
 A travers les rameaux de son feuillage sombre ,  
 Aux soupirs de mon luth mêle aussi tes soupirs ;  
 Et si le souvenir de ma tendresse extrême  
 Comme un rayon d'amour fait tressaillir ton cœur ;  
 Si l'écho du vallon répète encor : Je t'aime !  
 Que de tes sens trompés tu partages l'erreur,  
 J'en rends grâces aux dieux , en cet instant terrible



Où l'ame avec effort brise tous ses liens ,  
 Et laisse sur la terre une argile insensible  
 Pour jouir du bonheur aux champs Elyséens!...

» Oui, tu consoleras, tu soigneras ma mère,  
 Lorsque tu songeras combien je l'adorais!  
 Ta présence, Naxa, lui deviendra plus chère,  
 Quand tu lui rediras aussi que tu m'aimais!...»

.....

Il dit, son œil se ferme, et sa bouche flétrie  
 Exhale un long soupir qu'emporte un vent léger....  
 N'est-il plus, ô destin! ce fils de la patrie!  
 Dans le noir Achéron viens-tu de le plonger?...



Déjà l'austère nuit a déployé son voile,  
 Et Phœbé qui la suit mêle ses doux rayons

Aux mobiles clartés de l'amoureuse étoile  
 Qui trace autour de soi de vifs et purs sillons.  
 Un silence imposant règne sur la nature ;  
 Ce calme n'est-il point le calme de la mort?...  
 Qui le trouble? d'où part ce funèbre murmure?  
 Est-ce l'écho du flot apporté sur ce bord?...  
 Est-ce le froissement du vol de la colombe  
 Qui fuit avec effroi la serre du vautour?  
 Est-ce dans le désert une feuille qui tombe  
 Frappée avant le temps par les regards du jour?...  
 Non! ce bruit est plus sûr ;... mais il s'éloigne , il cesse !  
 Dans les flancs d'une tour s'éteint le dernier son....  
 Quel est-il ce guerrier dont l'amère tristesse  
 Couvre les traits flétris? serait-ce Alcimédon?  
 N'aurait-il point passé le funeste rivage?  
 Sur le sol ottoman aurait-il cru mourir?  
 L'aurait-on enlevé , plongé dans l'esclavage?  
 Sous un autre soleil va-t-il donc dépérir?





Appuyé sur le bord de la fenêtre antique  
 Du réduit isolé qui domine les mers ,  
 Son cœur est agité d'un transport frénétique ;  
 Il s'indigne , il frémit ; ses mains portent des fers !...  
 Que de tourmens affreux ! que de longues journées ,  
 De regrets dévorans lui garde l'avenir !  
 Des fleurs de son printemps que le sort a fanées  
 Il ne lui reste plus qu'un amer souvenir.  
 Oh ! de ce souvenir que l'image est cruelle !  
 De combien de poisons elle abreuve son cœur !  
 Il ne reverra plus son amante fidelle ,  
 Il ne reverra plus le toit de son bonheur !  
 Il ne reverra plus la Grèce ni sa mère....  
 Dieux ! comment résister à de pareils tableaux !

Il voudrait que la mort terminât sa misère.  
 Mais tandis qu'il gémit, qu'il pleure sur ses maux,  
 Un jeune Musulman paraît dans son asile.  
 Le Grec à son aspect croit voir entrer la Mort.  
 « Est-ce toi, lui dit-il, qui de ce corps fragile  
 Va me débarrasser? viens-tu changer mon sort?...  
 Hâte-toi, je suis las du lien qui m'enchaîne :  
 Frappe, voilà mon sein!... » L'esclave lui répond :  
 « Un généreux Français vient de briser ta chaîne ;  
 Va, sors de cette tour ; mon maître a ta rançon.  
 — Ne me trompes-tu point? Je reverrais la Grèce,  
 Ma cabane, Naxa, ma mère, le soleil!...  
 Je verrais les objets de ma vive tendresse  
 Chaque jour me sourire au moment du réveil?  
 J'entendrais ma Naxa me répéter : Je t'aime!  
 Ces mots viendraient encor résonner dans mon cœur?  
 Je n'aurais point perdu la moitié de moi-même!  
 Le ciel va donc enfin couronner notre ardeur?



Volons aux lieux chéris de mon heureuse enfance ;  
Volons , pour les Français je veux prier les dieux ! »

Et tandis qu'il disait, l'amour et l'espérance  
Sous sa nef agitaient le flot harmonieux.



ΑΟΥΤ 1826.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ  
ΑΘΗΝΩΝ



ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ



007000020460



ΑΚΑΔΗΜΙΑ



ΑΘΗΝΩΝ

